

L'aliénation

Nathalie Warren

Numéro 112, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Warren, N. (2007). L'aliénation. *Moebius*, (112), 117–121.

NATHALIE WARREN

L'aliénation

Tic-tac, tic-tac, tic-tac... L'écoulement des minutes t'éveille d'une voix sourde. Volontairement étouffée sous une pile de vêtements sales, ta montre sonne le joug prolétaire. Les yeux mi-clos tu émerges du sommeil, laisses tomber tes pieds au sol, t'ancres dans la réalité.

Malgré ta fatigue intacte et cette détresse floue qui te marque de son empreinte, tu tentes de te rassembler. Cela t'est nécessaire, car ta boussole, détraquée, indique des Nord multiples. Tes sentiments, tes pensées, tes actes de foi s'en vont chacun leur chemin, te disloquent. Désillusionnée, tu pousses un cri de ralliement ; la rage au cœur comprime les fugueurs dans ta cage thoracique.

Le résultat : l'Unité, t'étonne comme un hasard, un accident. Comment peut-elle être encore possible ? Et jusqu'à quand ? Et suivant quel sacrifice ?

Tantôt, lorsque tu as procédé à l'appel, un certain état d'âme, avachi, est resté sur le parquet, face contre terre, n'y tenant plus.

Dans la douche, le drain avale les marécages, les insectes, les algues de la nuit. L'eau lave ce que le sommeil ne parvient plus à purger. Tu sors : fauteuil, café et Cohen qui t'envahis de ses gerbes de joie sauvage. Accalmie.

Tu ralentis ton rythme cardiaque, dans la solitude de ton appartement, tu marches d'un pas de geisha pour ne pas alerter le temps.

Course, autobus, métro, on te bouscule, on se presse. Avec lenteur, tu avances, doucement tu serres les doigts du silence entre les tiens, juste assez, pour qu'ils ne glissent pas.

Fragments.

1. Tu (elle) entre au bureau. Tu (elle) ressens que d'emblée tu perds le privilège d'exister. Sur tes épaules, une armoire dont les tiroirs regorgent de réponses usées te pèse.

2. Finalité d'un dossier, début d'un autre, dans l'intermède tu t'observes de l'intérieur et ne vois qu'une mer étale. Les remous, avoir le corps et l'âme soulevés de tempête, est devenu tellement au-dessus de tes forces...

Des bouées flottent à ta surface, balises de ta parole. Il y a des lunes que la coque de ton visage, ses voiles, ne sont venus se fendre sur quelque aspérité immatérielle. Depuis, l'idée même de toi « vivante » n'est possible que suivant une alliance au déni. Tu te sens idéelle. Une densité, une gravité se greffent à tes êtres éphémères.

Tu bois le doute jusqu'à la lie, te saoules d'attentes titanesques.

3. Fichier Excel, entrée de données. Mantra numérique, tâche routinière qui te sollicite peu et te laisse errer de la « Nuit étoilée » à cette terrasse de café qu'a peints Van Gogh. Lieux communs. Une phrase t'attise, des images tels des oiseaux se posent dans ta paume ouverte. Envol, tout sera oublié. Tu penses à Soljenitsyne qui mémorisa des œuvres entières pour ne les écrire qu'à sa sortie du goulag, lui envie cette mémoire que tu n'as pas.

4. Vlan, une porte se ferme, vient percuter ton espace mental, fait dégringoler tes dernières étoiles. Dans le bureau d'à côté s'abattent les giboulées de la matrone de l'établissement. Une fourmi est entrée dans son bureau qu'elle piétine, injurie, écrase tant qu'elle peut. Acte gratuit. Un autre a dû faire un accroc à sa volonté ou à son amour-propre. Par intérêt, avec un sourire placide même, elle a dû essayer ses revers et là elle se déchaîne sur un quidam pris au hasard. Puis, enfin, cela cesse.

5. À la suite de la fourmi qui est parvenue à taire sa rage, ses larmes et surtout son désir de la clouer au pilori, le désert anthropomorphe sort de son bunker le sourire aux lèvres. L'entretien l'a rassérée. Ayant affermi son pouvoir, elle « flotte », légère, déplace vers toi ses petits membres secs. Sa peau craquelle, sonore comme un chant d'insectes.

C'est la pause-café, mais n'escompte pas te lever, elle te tient rivée à ta chaise. Entre deux séances d'étéage, qui pour elle font partie des aléas des relations humaines, comme les rires sous cape de la condescendance et les fraternités opportunistes ; elle a besoin d'une cure d'hygiène spirituelle.

Contre ton gré, tu assistes à un portrait d'artiste dont la grandiloquence ne porte que des enfants mort-nés. D'un ton ex cathedra, elle parade la somme de ses acquis : citations de critiques chamarrées de l'or de ses grappillages, car dans les salles elle tourne autour de ceux que la Beauté exalte. À la surface de leur profondeur, sans jamais accéder à la compréhension des non-dits, elle écume leurs paroles, les récupèrent, d'où ce discours plat où jure la saillie.

Donatrice aux fondations des musées, elle acquiert des œuvres, comme les bigotes de jadis se payaient le luxe du premier banc, s'achetaient des indulgences. Comme elles, elle pavane sa richesse aux yeux des gueux et des autres surtout ; comme elles, elle se fait l'escorte des ministres d'un culte, est convaincue d'être d'une nature plus

délicate, voire d'être portée par des sentiments éthérés. En fait, elle exsude l'esprit marchand, le matérialisme cru.

Ta main à plat sur une table où tes doigts se font laboureurs, creusent des sillons. Haut-le-cœur, colère, devant le discours de cette mécène, de cette collectionneuse d'objets qui est plutôt une proxénète établissant des liens où l'un donne monnaie sonnante et rébuchante et l'autre s'appesantit de redevances.

La pause est terminée. Elle s'en retourne donner le fouet à ses corvéables ou astiquer de sa langue les bottes d'un client. Travaille, elle ne te paie pas à rien faire !

6. Passent les heures, l'horloge bat son crescendo à tes tempes, l'environnement te trempe, te rend poisseuse. Journée de poisson rouge passée dans l'eau glauque de la mauvaise foi, des petites infamies, de la navrante uniformité. Tu songes à la nécessité, mère des trajectoires déviées.

Vendredi, fin de journée.

Celle-là, l'air doucereux, soudain pleine de ménagements demande à te voir. Un frêle espoir te saisit, t'entraîne vers l'ivresse, et si... Avant même de passer le seuil de sa porte, tes monarques sont en route vers le Mexique, tes phantasmes copulent avec la réalité.

(...) Coupures budgétaires (...) Restructuration (...) Redéfinition des postes ainsi que des besoins de l'entreprise (...) Mi comateuse mi aux prises avec un irrésistible fou rire, tu ne parviens plus qu'à entendre des bribes de phrases. Elle est fière des défis qu'elle t'a permis de réaliser, te rassure sur le fait que tu as du potentiel « malgré tout »... Tu exultes, nonobstant cette exemplaire démonstration de fatuité, trouves la situation aussi hilarante que jouissive. Si près, la liberté te fait éclore...

Respirer, non par à-coups, mais par grandes bouffées d'air, voracement, jusqu'à l'étourdissement. Aller par-delà le chemin, par-delà cette maison muette, par-delà ce vi-

sage inconnu. Prendre l'eau fuyante, l'herbe, la lumière des lucioles. Mettre fin à une période de jachère insensée.

De tes mains fortifiées, tu te défriches une terre à ciel ouvert, un lieu favorable à l'enracinement, à la floraison de ton verbe : ta chair, sans argile ni pierre, en toute saison arable, nue et transparente.

La nécessité ? Tu portes sous ton bras un atlas de géographies à venir dont chaque page blanche t'allège ; sans patrie tu seras de toutes tes alliances, de chacune de tes résidences.